Zeitschrift: Stultifera navis : Mitteilungsblatt der Schweizerischen Bibliophilen-Gesellschaft = bulletin de la Société Suisse des Bibliophiles

Herausgeber: Schweizerische Bibliophilen-Gesellschaft

Band: 13 (1956)

Heft: 3-4

Artikel: Papiers, caractères, reliures

Autor: Magnat, G.-E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-387814

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

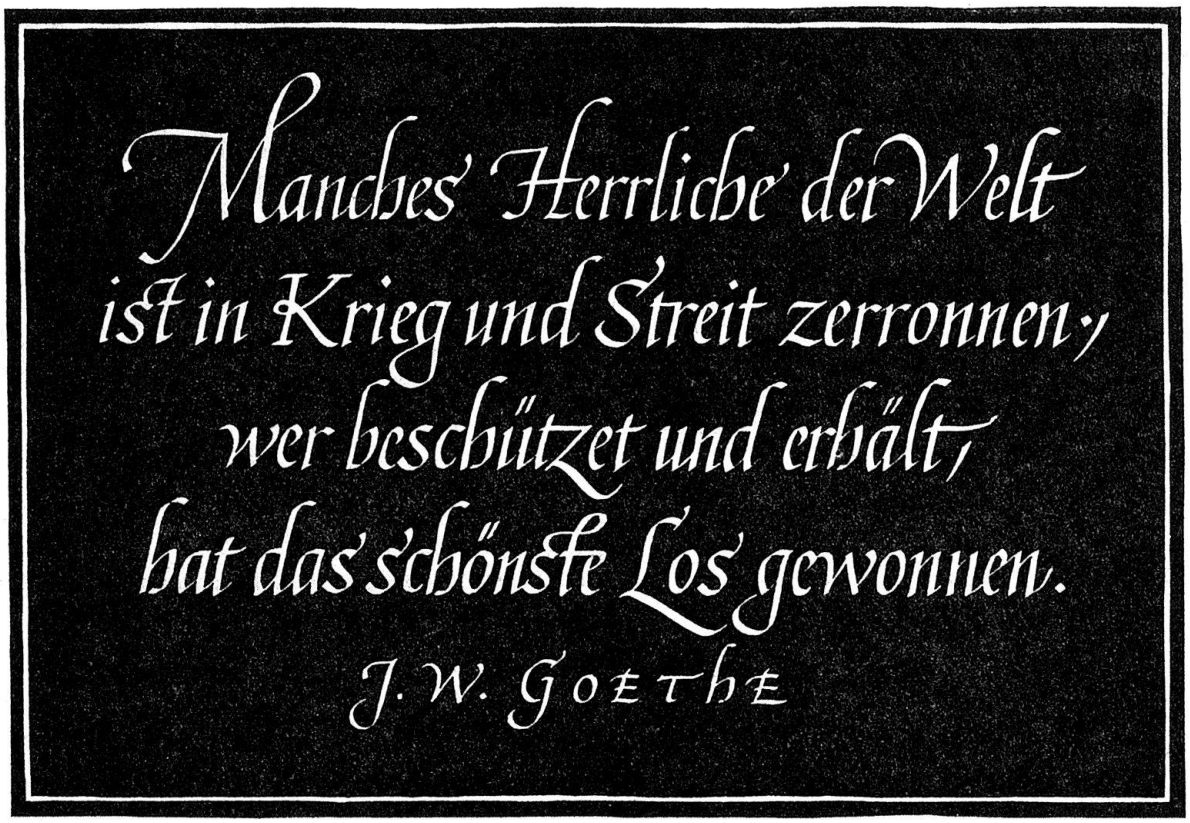
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.05.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



In Holz geschnitten für die «Stultifera navis» von unserem Mitglied Eugen Kuhn in Zofingen. Goethe nennt den Spruch: «Beschilderter Arm, gegen ein vorüberziehendes Wetter Bücher beschützend.»

G.-E. Magnat / Papiers, caractères, reliures

Paul Raynal disait de son beau-père *Joseph Joubert*, un des penseurs les plus profonds et les plus délicats de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle ce qui suit: «... j'ai su depuis que lorsque sa santé ne lui permettait ni de monter à sa galerie ni de se livrer aux travaux de la pensée, il lui arrivait de faire descendre quelques-uns de ses *écrivains* favoris pour rendre à leur parure de ces petits soins humbles et naïfs où se laissait aller son amour pour eux, en polissant la couverture de la main enveloppée dans un gant ciré.»

Il est donc possible d'aimer les livres, les beaux livres pour leurs auteurs, et cet amour suffit pour parer ce qui contient la pensée qui nous charme, nous saisit ou nous éclaire, de façon simple, belle ou somptueuse. Le livre se confond alors dans notre sentiment avec l'auteur que nous chérissons et peut-être vénérons pour les vérités et les beautés qui, retrouvées dans ses pages, nous aident à bien vivre. Aussitôt s'éveille en nous le désir de donner à ces pensées et images un vêtement adéquat et idoine. Presque immédiatement nous voyons le papier que nous choisirons ensuite minutieusement, ainsi que les caractères qui fixeront les paroles ailées, les pensées profondes, les mots exquis que nous aimons à nous rappeler en les relisant.

Vous connaissez le papier bible. Quel auteur, éditeur, imprimeur ou bibliophile aurait l'idée de le choisir parce que sa valeur réside dans son extrême minceur, permettant d'imprimer en un format de

poche et avec des caractères très fins les ouvrages les plus considérables? Je sais bien que les «Fleurs du mal» changent selon les caractères, le vélin, Hollande, Chine ou Japon sur lequel il est imprimé, grain ou surface lisse très unie et satinée, c'est là une question de vie ou de mort pour l'auteur et le lecteur.

Comment goûter le célèbre distique: «Là, tout n'est qu'ordre et beauté, Luxe, calme et volupté», imprimé en caractères communs sur papier ordinaire! Cette faute de goût nous paraît tenir du sacrilège. Autant dire que tout est paysage et que des bâtiments et cheminées d'usine nous choquent violemment dans un site de Lorrain ou de Watteau.

Comment nier donc l'importance des moyens grâce auxquels la pensée belle sera communiquée à ceux qui la considèrent encore comme la dignité de l'homme!

Il est bon de se souvenir, à condition qu'on l'ait jamais su, que ce que l'on appelle matière n'est jamais que ce qui, en faisant opposition à nos sens, témoigne de la réalité de l'esprit. Aujourd'hui, les hommes de science savent que le prince de Broglie, qui est aussi un prince de la science, avait raison en terminant son célèbre ouvrage «Continue, discontinue», par les mots *tout est esprit*.

Ainsi toutes choses, et même l'homme, ne sont que véhicules de l'Esprit, et parmi eux les doux mariniers de la Stultifera Navis.

Hans Eberhard Friedrich / «Die goldne Kette gib mir nicht . . .!»[1]

Wir lernten alle auf der Schule das schöne Gedicht von Goethe «Der Sänger», in dem er – angeblich – der vollkommenen, sich selbst bescheidenden Freiheit des Künstlers das hohe Lied singt: als der König die goldene Kette herbeiholen läßt, wehrt der Sänger hoch- und großmütig ab:

Die goldne Kette gib mir nicht,
Die Kette gib den Rittern,
Vor deren kühnem Angesicht
Der Feinde Lanzen splittern.

Gib sie dem Kanzler, den du hast,
Und laß ihn noch die goldne Last
Zu andern Lasten tragen.

Ich singe, wie der Vogel singt,
Der in den Zweigen wohnet;
Das Lied, das aus der Kehle dringt,
Ist Lohn, der reichlich lohnet;

Doch darf ich bitten, bitt ich eins:
Laßt mir den besten Becher Weins
In purem Golde reichen.

Ich habe dem Sinn dieser Ausführungen Goethes schon als Schüler skeptisch gegenübergestanden und erinnere mich eines damaligen Streites, warum wohl Goethe dem Dichter empfohlen habe, keinen Lohn anzunehmen. Ich habe gegen die idealere Auffassung meiner Kollegen der Obertertia oder Untersekunda geltend gemacht – ich weiß es noch genau –, daß mit der goldenen Kette nur eine Art Orden gemeint sein könne, den der Dichter verschmähe, während er ihn den Militärs und den Ministern schadenfroh wünsche; auf münzbare Gegenleistung aber habe der Dichter durchaus nicht verzichtet, sonst hätte er nicht ausdrücklich den Wein «in purem Golde» verlangt; denn wenn es ihm nur um den Wein gegangen wäre, so hätte er ihn sich ebensogut in einem geschliffenen Pokal wünschen können.

Meine Skepsis gegenüber dem hinteren Sinne dieses Gedichts und seinen weitreichenden urheberrechtlichen und lohntechnischen Konsequenzen ist bis heute nicht geringer geworden; ich habe, als ich diese Zitatüberschrift für meinen heutigen Vortrag wählte, ein wenig in Goethes Leben nachgelesen, um einen glaubwürdigen Zusammenhang zu entdecken – und ich fühle mich

[1] Diese Ausführungen des bekannten Schriftstellers, die den Teilnehmern an der Jahresversammlung der Gesellschaft der Bibliophilen in Eltville am 26. Mai geboten wurden, haben neben starkem Beifall begreiflicherweise auch Widerspruch gefunden. Den zwei Mitgliedern unseres Vorstandes, die den Vortrag hörten, erschienen Gesichtspunkt und Gedankengang so ursprünglich, daß sie den Verfasser baten, die Veröffentlichung in der «Navis stultifera» zu gestatten. Leider mußte der Text aus Raumgründen etwas gekürzt werden. Der Präsident der Gesellschaft der Bibliophilen, Herr D. Dr. Rudolf Alexander Schröder, war so gütig, uns seine Stegreifentgegnung, für den Zweck etwas umgestaltet, zur Verfügung zu stellen. Beiden Herren sei für die Bereicherung dieses Heftes durch ihre wertvollen Beiträge herzlich gedankt.